

## 6. GLABELLE SOLO

Glabelle, espace nu compris entre les deux sourcils.

Portrait de Glabelle ou l'architecture catastrophique d'un corps extravagant. Un personnage en état de veille à l'orée d'un champ de bataille, la main fragile et le regard figé d'un instantané. Si glabelle était, elle serait femme. Une femme-paysage. Pas une reine mais une tour. Une femme-tour aux mèches indociles, une mémoire fanée que les intempéries des rêves ont fait s'effilo-cher. Une tour oubliée du mur d'enceinte dans laquelle elle aurait été murée. La vie intra-muros en serait réduite à l'essentiel. De la cité, mes côtes seraient gardiennes, mes artères seraient les rues, mon coeur le château d'eau, mes enzymes les piétons, mes muscles les usines, ma colonne l'antenne parabolique et mon cerveau, le conseil de direction. Echouée dans ma mémoire, elle ne garderait des ans que des bribes disparates. Comme si l'histoire se télescopait dans un miroir sans tain, laissant, les patines d'années sans lien, surgir un visage égaré du temps.

De mes livres de chevet j'ai gardé en mémoire l'île fantôme où vit une petite fille par l'imagination d'un père endeuillé, l'enfant de la haute mer de Jules Supervielle. Une femme flottant près du corps assis, un portrait de femme dont la mémoire s'efface à rebours comme une bobine de fil se défait jusqu'au noyau. Ce sont des tableaux de Gilbert Pastor. Ces corps efflanqués, mi-planche anatomique mi-âme dépouillée qui ponctuent les poèmes de Bernard Noël dans Extraits du corps. Ces femmes-paysages d'Albin Brunovsky qui portent le monde sur la tête comme certain leur étendard dans le ventre comme le building d'un purgatoire hilare. Il y a enfin cette tour dans la peinture de Dusan Kallay, il y a ce roman de Gabriel Wittkop, Les départs exemplaires que me racontait Patrick et cette chanson de la grand-mère protestante de Florence. Et au réveil il me reste Glabelle, la tour de Glabelle, boîte de conserve de l'univers. Personnage empaqueté de rêve et de brume.

« Beaucoup de ceux qui, ce jour là, passaient sur le Rhin, virent Idalia Dubb et répondirent joyeusement à ses signaux. Cette fois, ça y est enfin. A présent, la délivrance était imminente. Alors elle attendait, plus fort que jamais, attendait brûlante et glacée de fièvre. Et d'autres passaient, passaient, saluaient agitant des mains et des mouchoirs. Idalia se voyait elle-même sous forme d'une minuscule poupée de porcelaine faisant des gestes confus au sommet de cet admirable donjon. »

Gabriel Wittkop, Les départs exemplaires

Ce qui m'intéresse dans cette histoire c'est l'ambiguïté et l'absurdité de la situation. Cette fille reste coincée dans une tour devant une fenêtre qui donne sur le Rhin. Elle fait des gestes jusqu'à épuisement, de détresse, de désespoir (car elle mourra oubliée dans cette tour) et tous ceux qui la voient pensent que ce sont de très beaux gestes de salutation et de joie. C'est ce cri muet qui m'intéresse. Ce cri qui devient une image de plénitude, qu'on apprécie, qui, au contraire de ce qu'il contient (détresse, horreur, perte, désespoir, souffrance, impuissance) provoque un instant de bonheur que l'on prend pour soi comme un cadeau, une offrande, un souffle frais. Un cri de douleur qui au contraire est interprété comme un signe de bonheur, de beauté.

## Partition

Les cordons tendus — la main chute — faire une entrée palme à palme — la langue sème trop — les genoux peluchent — traire le regard — dépeigner son âme — consoler les coudes — je me peuple de trous d'airs — nœuds ou accrocs — gifle à l'envers — mentonnière de douleur — arbre d'os — tout part en arrière — petit kangourou — je suis pianiste — cou repassé — passion bercée par des éventails — poitrine de cristal — dents d'écume — tristesse végétale — fleur de doigts — Il y a des années qu'elle est au bord du monde — aucune position n'est la bonne — douceur des intérieurs — si bien pliés — dans le moindre recoin — j'ai fait boule — rire au fond de son tube — grande brasse, si je savais traverser la pièce — le corps est un perchoir — le corps bat — membre fantôme — on s'y perd — ours ou poupée — un visage de gamine cruelle — chaque corps est une rive où font signe la langue et les gestes du naufragé — là-haut la langue bat au vent — l'équilibre se rompt quelque part dans le trajet des nerfs — le désordre gagne si vite — La gorge durcit — elle s'énervé à hauteur de la lurette — une sorte de panique s'accumule sous les épaules — le regard étonné et les gestes lents et doux — insomniaque jusqu'à l'obstination — sa mélancolie est un carburant actif — la nervosité la cloue sur son fauteuil — un silence idiot — elle reste ainsi comme une carcasse, seules ses mains vivantes s'entortillent — Du poème, ni la scansion, ni le chant, mais l'économie, la justesse, l'instantané — Elle grandit la tête en l'air — Pieds nus elle avait le vertige — La puissance de la vie se révèle lorsqu'elle est empêchée dans un de ses chemins. Elle déborde par l'issue qui lui reste — mémoire en morceaux comme un puzzle décomposé.

Dans ce crâne troué où j'habite encore maintenant  
Les plus beaux secrets demeurent enfermés  
Du temps où nos jambes savaient nous porter  
Lent balancier de la cheville qui égrène le temps  
S'égarer sur un détail de peau, cartographie magnifique dans laquelle je peux  
me noyer  
Le regard est fixe  
Un court-circuit coupe le courant des nerfs dans ma nuque  
Ma tête se penche, d'un côté, il fait mal ; de l'autre, il fait nuit  
J'ai la gorge pleine de plumes, je crache des cellules  
Il y a des perceptions à nerfs, à squelette et à chair  
Il arrive aussi qu'une perception s'immobilise tout au long du corps, à partir  
des yeux  
Le siège du froid installé à proximité de la chaleur vive des organes  
L'espace tombe, il pleut à travers mes épaules en attendant que mes épaules  
rongées pleuvent à leur tour sur mon ventre

Bernard NOËL

De ma peau à mes os, s'étend parfois une distance désertique.

Bernard NOEL

## BIBLIOGRAPHIE

- NOËL Bernard, *Extraits du corps*, Éditions Unes, 1988
- WITTKOP Gabrielle, *Les départs exemplaires*, Édition Gallimard, coll. Verticales, 2012
- SUPERVIELLE Jules, *L'enfant de la haute mer*, Éditions Gallimard, 1985
- Collectif, Dir. ZYLBERSTEIN Jean-Claude, *Dictionnaire des mots rares et précieux*, 10/18, coll. Domaine français, 2003
- Catalogue, Dir. BUISINE Laurent, *La beauté Insensée. Collection Prinzhorn, Université de Heidelberg 1890-1920*, Éditions La chambre, 1995
- PESSOA Fernando, *Le livre de l'intranquillité*, trad. Françoise Laye, Éditions Christian Bourgois, 1990
- GARCIA LORCA Federico, *Poésies. Suites Sonnets de l'amour obscur*, 4<sup>e</sup> tome, trad. André Belamich, Éditions Gallimard, 2002,
- GARCIA LORCA Federico, *Romancero Gitano*, Éditions biblioteca edaf de bolsillo, 1986
- NDIAYE Marie, *La naufragée*, Éditions Flohic, 1999
- RITSOS Yannis, *Figure de L'absence*, trad. François-Michel Durazzo, Éditions Myriam Solal, 2013
- PENROSE Valentine, *La comtesse sanglante*, Éditions Mercure de France Gallimard, 1962
- PIZARNIK Alejandra, *A propos de la comtesse sanglante*, trad. Jacques Ancet, Éditions Unes, 1999

## OEUVRES VISUELLES

- PASTOR Gilbert, in *L'Oeuf Sauvage*, revue No 3, Éditions Claude Roffat, dessins, 1992
- PETERAJOVA Ludmila, *Albin Brunovsky*, Éditions Tatran, 1990
- BRUNOVSKY Albin, *Teatrum Mundi*, Éditions Rabbit & Solution Studio 1996
- ROSENBLUM Robert, *Ron Mueck*, trad. Valérie Julia et Pamela White, Éditions Fondation Cartier pour l'art contemporain, 2005
- GREEVES Susanna, WIGGINS Colin, *Ron Mueck*, Éditions National Gallery Company, 2003
- CRUZ Amanda, A.T. SMITH Elizabeth, *Cindy Sherman : Rétrospective*, trad. Christian-Martin Diebold, Thames & Hudson, 1998,
- VAN SWAAIJ Louise, KLARE Jean, *Notre continent intérieur. L'atlas imaginaire*, trad. Laurent Bury, Éditions Autrement, 2000
- GIOVANNONI Jean-Louis, *Chambre intérieure, peintures de Gilbert Pastor*, Éditions Unes-P.M, 1996
- RUSTIN Jean, *La quête de la figuration. Entretiens avec Daniel Mandagot*, Éditions à la croisée, 1999
- STRAUSS Richard, *Salomé*, opéra, 1905